

Bibliothèque universelle et Revue suisse

I . Bibliothèque universelle et Revue suisse. 1900.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.



Un type d'officier français contemporain.



LE COLONEL DE VILLEBOIS-MAREUIL



Le 5 avril de cette année, une poignée de soldats européens combattant pour le Transvaal était cernée par des forces anglaises sur le territoire de l'état libre d'Orange, près de Boshof. A la tête de cette petite troupe se trouvait le colonel français démissionnaire de Villebois-Mareuil, récemment promu général par le gouvernement boer, à la disposition duquel il était venu mettre son épée. Comment se trouvait-il ainsi isolé et éloigné du reste de l'armée? On ne le sait pas bien. Il semble résulter des lettres et d'autres documents publiés dans les journaux que sa situation était très fautive au milieu des commandos de la république sud-africaine. Il avait été accueilli avec considération: on n'avait pu ne pas être touché et flatté de son empressement à venir offrir ses services à la cause de l'indépendance; mais on n'avait guère écouté ses conseils, inspirés par l'esprit d'offensive et par les règles de l'art militaire européen. Il se heurtait à la méfiance et à l'espèce particulière d'indiscipline

de ces gens dont chacun veut n'en faire qu'à sa tête ou à peu près, et qui, disposés à se comporter bravement, à vendre chèrement leur peau, n'ont pas assez compris que l'union fait la force, que chacun doit savoir soumettre docilement sa volonté à celle de ses chefs, et qu'enfin il y a des principes de tactique dont la raison et l'expérience ont prouvé la valeur et auxquels il faut se conformer pour mettre de son côté toutes les chances de succès.

« Je suis sous le coup d'un conseil de guerre, écrivait-il le 10 février avec un mélange de mélancolie et de plaisanterie, non pour y être jugé, mais pour y exposer mes vues sur une attaque de Kimberley pour laquelle je bataille depuis cinq jours, sans pouvoir passer de l'acceptation en principe à l'exécution.

» Les Boers sont les meilleurs gens du monde; leur tir est exceptionnel; ils ont une conception remarquable de l'attitude défensive; mais ils sont d'une tranquillité inébranlable! Cependant leur indolence se dégourdit devant l'imminence de la situation, et, comme leur sens est droit, leur foi vive et leur patriotisme indomptable, ils réalisent de grandes choses.

» Ces improvisations rentrent peu, malheureusement, dans le service d'état-major et laissent mon intervention souvent très platonique. Il n'en reste pas moins qu'ils me traitent avec une déférence et une sympathie qui me touchent profondément.»

Les vainqueurs de Majuba, confiants dans le Seigneur et dans leur bon droit, dédaignaient les avis de la science éclairée. Lorsque Cronje, enfoui dans ses formidables retranchements de Maggersfontein, attendait une attaque de front des Anglais, le major allemand Albrecht, parti en reconnaissance, vit la division de cavalerie de French s'enfoncer dans l'Etat libre, et aussitôt il accourut prévenir le vieux général : « Ils vont vous

prendre de flanc ! — Jamais ils ne s'éloigneront du chemin de fer, » répondit dédaigneusement le chef boer d'un ton qui n'admettait pas la réplique. Et quand, à son tour, le colonel de Villebois-Mareuil lui signala le danger qu'il courait d'être coupé de sa base de ravitaillement, il aurait encore haussé les épaules, avec ces quelques mots : « Soyez tranquille : je commandais avant que vous fussiez né. »

Bien pénible, dans ces conditions, le rôle de conseiller. Aussi notre malheureux compatriote, déçu dans ses espérances, promenait-il au hasard son activité désœuvrée, trompant sa soif de gloire en s'exposant sans raison aux pires dangers, s'amusant à jouer avec la mort. « Je fais moi-même nombre de reconnaissances, m'approchant des avant-postes d'une façon ridicule, écrivait-il à un ami. Ces courses sont plus curieuses qu'une promenade au Bois : l'étude du terrain est passionnante, le moindre mouvement des personnes y est plein d'intérêt. »

Cependant, les événements venaient de prouver l'absurdité de la tactique rudimentaire et comme infantine qu'avaient adoptée les chefs de l'armée transvaalienne. La capitulation de Cronje à Paardeberg abattit un peu de leur superbe confiance. Les succès de la stratégie anglaise dans la Rhodesia avaient eu leur répercussion jusque dans le Natal, prouvant combien était fautive la dissémination des forces par où la campagne avait commencé. Aussi le président Kruger se décida-t-il à donner au colonel de Villebois-Mareuil le grade de général (9 mars), et à lui confier le commandement des contingents étrangers au service du Transvaal.

Il semble que le premier acte du nouveau général ait eu pour but de montrer d'après quels principes il fallait mener la guerre. Au lieu de se confiner dans une résis-

tance passive et inerte, dans ce qu'on appelle justement une attitude morte, il voulait qu'on tentât des opérations bien vivantes. Il pensait que des bandes peu nombreuses, mais légères et hardies, pouvaient exécuter des raids rapides sur les derrières de l'ennemi, pour le harceler, pour l'inquiéter, pour détruire ses convois, pour couper ses lignes de communication. La guérilla lui semblait le moyen le meilleur pour triompher de la disproportion des forces.

Il constitua donc une petite colonne volante, dont il prit lui-même le commandement, bien qu'elle eût un effectif fort au-dessous de l'importance de son grade. Il avait avec lui 32 Hollandais, 29 Français, quelques autres Européens et 9 Orangistes : en tout, moins d'une centaine d'hommes. Sa mission était, croit-on, d'aller détruire la voie ferrée au nord de Kimberley, entre cette ville et Mafeking. S'est-il égaré dans le Veldt ? Le secret de sa marche a-t-il été trahi ? On l'ignore. Toujours est-il que l'attaque des Anglais semble avoir causé au général une véritable surprise. Mais son courage ne subit aucune défaillance. A la vue des forces considérables de l'ennemi, ses hommes parlèrent de se rendre sans tirer un coup de fusil. Il ne les écouta pas, et, déclarant qu'il combattrait jusqu'à la mort, il ordonna le feu. Mais il ne tarda pas à périr, atteint en pleine poitrine par un shrapnel. Ce qui survivait de son détachement renonça alors à la lutte : tous ses compagnons furent tués, blessés ou faits prisonniers.

De Villebois-Mareuil est mort en brave. La France a tressailli en voyant un des siens tomber glorieusement en défendant la cause du plus faible. L'Angleterre s'est honorée grandement en s'inclinant avec respect devant les restes d'un vaillant adversaire. Lord Methuen le fit

enterrer avec les honneurs militaires. Il eut la délicate pensée de faire déployer sur son cercueil le drapeau tricolore et d'ordonner qu'un monument, élevé sur la tombe de ce brave soldat, rappelât sa fin glorieuse et prématurée.

Il était encore jeune, en effet, étant né le 22 mars 1847. La guerre de 1870 l'avait trouvé lieutenant d'infanterie de marine. Elle le fit capitaine de chasseurs à pied. Il servit dans l'armée de la Loire et fut grièvement blessé à la reprise de Blois. Décoré sur le champ de bataille, maintenu dans son grade par la commission de revision instituée après la signature de la paix, il avait la perspective du plus brillant avenir. Aux titres qu'il avait déjà acquis en combattant, il tint à joindre ceux que donne le savoir. Il entra donc à l'École de guerre, d'où il sortit avec le brevet d'état-major. A trente-cinq ans, il était chef de bataillon. Dix ans après, il devenait colonel, bien qu'il eût appartenu au cabinet militaire du général Boulanger, ce qui n'était pas de nature, après la chute de ce ministre, à accélérer son avancement. Mais il avait rendu d'éminents services en préparant, comme chef de l'état-major à Alger, l'expédition de Tunisie, et on ne lui tint pas rigueur d'avoir fait partie de l'entourage compromettant du condamné de la Haute-Cour.

Entre temps, il s'était marié, — mais pas en prose, en poésie, dit si justement M. Masson-Forestier qui l'a connu, — il s'était marié comme on ne se marie que dans les romans de chevalerie, déployant, pour parvenir à ses fins, une force de volonté telle qu'elle emporta tous les obstacles¹. Les difficultés que rencontra sa passion, il

¹ Même le piment du scandale n'avait pas fait défaut à cette union, car on y rattache un suicide sensationnel qui eut lieu quelques jours après le mariage.

les a racontées dans des nouvelles autobiographiques, car il se piquait de littérature, et il publia divers essais, soit sous le pseudonyme de « Jean Simmy, » soit sous son propre nom. Une de ses nouvelles, intitulée *Au-dessus de tout*, est considérée par certaines personnes comme une satire des choses et des gens, où il a cherché à tirer vengeance d'une injure cruellement ressentie. La femme qu'il avait épousée, une riche Marseillaise, d'une excellente famille et d'une incomparable beauté, mais quelque peu excentrique, avait été froidement accueillie dans certains salons des villes où il avait tenu garnison. Mécontent de cette hostilité, il trouva un âpre plaisir à ridiculiser dans son récit les personnes dont il croyait avoir à se plaindre et qu'il prit à peine le soin de déguiser sous des masques très transparents. On a reproché à son œuvre d'être méchante, presque mauvaise; j'avoue ne point y avoir trouvé trace de ces rancunes haineuses; l'inspiration m'en paraît haute et dégagée de préoccupations personnelles malveillantes. Si elle est hostile à quelqu'un, c'est surtout aux mauvais serviteurs du pays, aux officiers indifférents ou vils. En tous cas, même s'y mêla-t-il le souvenir de griefs d'ordre intime, il convient de ne pas oublier qu'il venait de perdre celle qu'il avait tant aimée, et quoi d'étonnant alors à ce que son âme fût pleine d'amertume?

Son chagrin avait besoin de distraction. Toujours tourmenté du désir d'agir, il fut des premiers à demander la faveur de prendre part à l'expédition de Madagascar.

« Il rappela les services rendus et obtint la promesse d'être emmené, dit M. Masson-Forestier. Hélas! un autre officier plus heureux prit au dernier moment la place qui lui était promise....

» Alors Villebois-Mareuil, voyant que c'était surtout à la

légion étrangère¹ que le ministre demandait des hommes, réussit à troquer le commandement du 67^e de ligne, qu'il aimait et dont il était arrivé à faire un des meilleurs régiments de l'armée, contre celui de la légion. Hélas ! compagnie par compagnie, tout le régiment étranger partit pour Madagascar, tout le régiment étranger sauf lui !

» Il en fut désespéré. On lui fit entrevoir pour le consoler les étoiles de général. Il répondit : « Bah ! Pour finir au coin » du feu, dans ses pantoufles, pas besoin d'être général, » et il s'en alla (en 1895).

» Alors survinrent les événements du Transvaal... La nation boer envoya demander au catholique Villebois l'aide de son épée. Quarante-huit heures plus tard, le colonel, qui justement se trouvait à Marseille, s'embarquait pour l'Afrique, sans prendre le temps de retourner embrasser les siens.

» Il laissait une vieille maman presque octogénaire et une fillette de dix-sept ans, qui n'avait que lui, puisque la pauvre enfant a perdu sa mère.

» A l'annonce du départ, la fière aïeule dit : « Il a bien » fait, c'est sa place, puisque ces Anglais se mettent dix contre » un ! » Ce fut tout.

» Quant à la fillette, elle eut d'abord un grand coup au cœur. Les larmes lui vinrent, puis elle se reprit : « C'est bien, » ce que mon père fait là. Quel dommage que je ne sois pas » un garçon : j'irais le rejoindre ! »

Le même sentiment tout cornélien devait faire comprendre tout de suite la vérité à M^{lle} de Villebois-Mareuil quand on essaya de tromper son cœur sur l'issue tragique de la rencontre de Boshof en lui disant que son père était prisonnier.

— Non ! non ! s'écria-t-elle sans hésiter : c'est qu'il est mort !

¹ On appelle ainsi un régiment dont aucun soldat n'appartient à la nationalité française et qui est habituellement stationné en Algérie.

Elle savait bien qu'il n'était pas de ceux qu'on prend vivants.

Par ces détails, il est aisé de voir au milieu de quelle atmosphère d'idées chevaleresques vivait le colonel. Il y avait en lui un certain don-quistottisme quelque peu déplacé en notre fin de siècle. A cet égard, sa physionomie présente un sujet d'études intéressant. On ne peut dire qu'il soit le type représentatif de l'officier français actuel; mais l'ancienne conception du devoir militaire s'associe en lui avec la conscience de quelques-unes des aspirations de l'avenir. C'est de ce conflit qu'il a été victime. Les inquiétudes de son esprit et les incertitudes de sa carrière ne nous semblent pas avoir d'autre origine. Peut-être est-ce la profondeur du chagrin domestique, peut-être est-ce le souvenir de certaines humiliations qui lui a donné l'humeur vagabonde, puisque de 1892 à 1895 nous le voyons quitter Mayenne pour Soissons, puis Soissons pour Siddi-Bel-Abbès, et enfin abandonner définitivement l'armée, encore jeune, sans qu'aucun mécompte d'avancement motivât sa détermination, sans qu'il ait eu à souffrir d'aucun passe-droit, d'aucune injustice. Le peu qu'on puisse entrevoir de lui d'après ses écrits, d'après ses actes, d'après les récits de ceux qui l'ont connu, permet d'esquisser la genèse de son état d'âme. Et l'analyse des sentiments qui l'animaient paraît particulièrement opportune en ce moment où chacun cherche son devoir à tâtons dans l'obscurité et le trouble des idées. La notion du rôle de l'officier, de sa place, de sa fonction, sortira sans doute éclaircie de cet examen psychologique, tout rapide et superficiel qu'il soit.

I

Il avait de la race, notre héros. A Bouvines, nous dit-on, le premier Villebois gagna ses éperons en chargeant à la tête des contingents de l'Angoumois. Ses descendants fournirent à nos rois beaucoup de capitaines, sinon de courtisans. Sous Louis XV, les Villebois refusent de produire leurs preuves de noblesse, étant trop gueux, mais trop fiers aussi pour s'inquiéter d'une place dans les carrosses. Quant à leurs cadets, ils ont tous trop de sang dans les veines pour se mettre d'église. Ils préfèrent chercher fortune au loin, au Canada, même en Russie, où l'un d'eux, qui a suivi Pierre le Grand, illustre son nom de galante façon. Dans cette famille, on avait l'esprit aventureux, et les enfants ne cessaient de s'entendre répéter que, étant de grande race, ils auraient un jour de grands devoirs. Avec de pareilles idées, on a du sang de soldat dans les veines. Notre Villebois-Mareuil fut un parfait exemplaire de ce qu'on entendait autrefois par ce nom. Et il a caractérisé son concept en maints passages d'un article qui, publié après sa mort, peut être considéré comme son testament militaire :

« Si l'on examine de haut quelles sont les conditions de vitalité d'une armée, on les trouvera procédant de mobiles divers, mais aboutissant, tout bien pesé, à une tendance unique : *l'amour de la gloire*.

» Que le jeune engagé volontaire cède au besoin de voir du pays, obéisse à l'ardeur de faire campagne, qu'il soit ambitieux des étoiles ou qu'il ait rêvé de la plume blanche, qu'il ait été sollicité par le prestige d'un brillant uniforme, tout cela ne dérive-t-il pas du même besoin de paraître, de s'affirmer, de se distinguer? »

Considérez bien les termes de cette énumération : y voyez-vous autre chose que la satisfaction d'un sentiment purement égoïste ? On veut se faire un nom, ou « rouler sa bosse » ou porter une tenue étincelante, ou arriver à un beau grade. Et voilà tout. Mais où donc est le pays dans tout cela ? Ce n'est donc pas pour lui que vous le servez, mais pour vous. C'est avec l'arrière-pensée et l'espoir d'en tirer un profit personnel, non certes en argent, car le militaire se fait gloire d'être désintéressé, mais en honneur et en considération. C'est à peine si, dans les origines que le colonel Villebois-Mareuil attribue au sentiment militaire, il est question, presque incidemment, de l'amour du devoir. On dirait presque qu'il ne le cite que pour mémoire, ayant l'air de regarder le vrai soldat comme un être détaché de toute obligation sociale, qu'aucune affection, fût-elle noble et élevée, ne doit amollir ni retenir. Ecoutez plutôt ce passage :

« Le sentiment militaire s'explique mieux qu'il ne se définit. Il est fait d'abnégation, d'amour du devoir, de goûts aventureux, de pauvreté, ou au moins d'indifférence de la richesse et du bien-être, d'absence de lien ou d'empire sur son cœur. Il se passionne pour le mouvement, l'imprévu, l'instabilité. Il est assez puissant pour suffire, à défaut d'ambition satisfaite, à remplir l'âme dont il s'est emparé et assez impérieux pour la retenir la vie durant. C'est lui qui électrise l'immortelle génération de soldats que la France prodigua au génie de Napoléon, et ses vibrations se prolongèrent chez leurs descendants de Crimée et du Mexique. Qu'importait alors au sous-officier d'attendre dix ans l'épaulette, du moment qu'il se considérait comme *un être à part, supérieur au civil*, du moment que ses rêves le berçaient vers des sommets d'honneur et de gloire, inaccessibles à la plupart, mais dont l'odyssée d'un seul suffisait à entretenir la légende !

» Et chez l'officier, c'était la même foi invincible dans la destinée grandiose, foi irraisonnée, irréfléchie, mais si profonde ! Dans quel passé de hauts faits les chefs apparaissaient alors, quel prestige autour d'eux et quel sillage d'admirables perfections d'avancement (*sic*) évoquait leur seule histoire ! La victoire a de tels mirages d'apothéose pour ceux qu'elle couvre ! Cela valait vraiment la peine de végéter, l'estomac vide, à la pension, le corps transi dans la chambrette, sans feu l'hiver, entre le café et l'exercice pour horizon d'une existence ; en vérité, cela valait la peine, car chacun pouvait avoir son heure, car la gloire effleurait certains fronts, et qui n'eût espéré qu'elle ne se poserait sur le sien ! »

« Les temps ont changé, et le sentiment militaire est en train de rejoindre les vieilles légendes, » ajoute mélancoliquement le colonel. Et il montre les sous-officiers dégoûtés et indifférents à l'avancement, les officiers préoccupés de s'organiser une petite existence bien tranquille plutôt que d'aller là où il y a du danger. Il leur reproche presque la correction de leur vie privée et il donne à entendre qu'il préférerait la bohème d'antan à la régularité bourgeoise de leurs mœurs actuelles. Il s'élève surtout contre la façon dont ils exploitent les facilités que leur donne le service militaire dans le train courant de la garnison. Ici, dit-il, apparaît « un sentiment juif, d'ordre civil, qui pèse sur notre société abaissée : tirer des situations tout le profit matériel qu'elles peuvent rendre. » Aussi la carrière des armes s'est-elle transformée. La voici tombée au rang des professions civiles, et elle en a pris le caractère. La meilleure preuve en est que l'avenir est réservé aux anciens élèves de l'École de guerre. Or, quels postes leur confie-t-on ? On les place dans des états-majors ; on les confine dans la paperasserie. De soldats, on fait des bureaucrates, de simples

fonctionnaires galonnés! Triste perspective pour des intelligences généreuses, s'écrie notre auteur. Et il ajoute, non sans éloquence :

« Subir la lente évolution d'un cerveau militaire réservé à l'obscurité des grades secondaires, s'astreindre à la monotone montée hiérarchique, sans un imprévu, sans un rayon plus vif, sans le secret d'un espoir, cela peut convenir aux natures ordinaires, mais n'incitera pas les autres, celles qui portent en elles l'élan des grandes actions, le germe des victoires à venir. Voudront-elles davantage, ces natures passionnées de mouvement, orgueilleuses de commandement, s'épanouir béatement sur les ronds de cuir de l'administration centrale, dans l'atmosphère de cartons poussiéreux, sous le regard indulgent des huissiers? Et, si elles se font cette violence, sont-elles assurées de maintenir longtemps la trempe de leur caractère, l'éveil de leur activité, l'enthousiasme de leur foi militaire?

» En définitive, qu'offre-t-on aux meilleurs et aux plus heureux, comme consécration suprême de leur carrière? Le commandement d'un corps d'armée, une situation qui peut mener à la gloire par la guerre, mais dont la plume blanche, à l'état ordinaire, s'agite avec une bien mince allure par nos temps bourgeois, en cette décadence gouvernementale! Considérez même ceux qui ont atteint l'extrême faite, les inspecteurs-généraux d'armée, en leur cinquième étage à Paris, réduits à tenir bureau au ministère de la guerre, quémandant du bon plaisir du ministre leur mission et l'exercice de leur autorité. Est-ce là le terme de leur haut avenir?

» Nous le répétons, pense-t-on que la fortune militaire continue à séduire les âmes fortes de race franque, lorsque se seront éteintes de notre horizon la gloire qui consacre la promesse des hautes actions. Estime-t-on que l'ambition d'être jugé par les journalistes, aux grandes manœuvres, suffira indéfiniment à de vrais généraux? Encore une fois, l'institution n'est pas durable, à force d'être vaste. Mieux vaut mille fois finir comme général de brigade, après avoir conquis le Daho-

me, que de rester dix ans généralissime de deux millions d'hommes, sans inscrire son nom dans l'histoire ! »

Peut-on rêver avec plus complet ? Avec quelle netteté de traits est dessiné l'état d'âme de l'officier suivant l'ancienne formule, et de quelles vives couleurs est peint son portrait ! Oui, il se considère comme « un être à part, supérieur au civil ! » Oui, il fait fi des « natures ordinaires » et il est passionné de mouvement, ambitieux d'avancement, mais plus encore de gloire, et orgueilleux de commandement. Il rêve apothéoses et renommée.

Un tel état d'âme étonnera des officiers suisses, qui voient dans l'accomplissement du devoir militaire une forme du devoir civique, et qui font par conscience ce que le colonel de Villebois-Mareuil voudrait qu'on fît par amour du panache.

En France, on comprend mieux cette conception particulière de l'état de soldat. On ne s'est pas encore habitué à considérer celui-ci comme un citoyen qui est sous les armes. On le traite comme s'il était d'une essence différente ; on le lui dit, et, chose singulière ! il en arrive à le croire. Il a beau être fâché de porter l'uniforme, il se rengorge dans sa tunique, et il s'imagine qu'il est quelque chose de plus que son vieux père vêtu d'une blouse, ou que son frère chaussé de sabots. Dans cette classe, qui est à part, l'officier occupe un rang supérieur. Aussi l'idée lui vient-elle tout naturellement qu'il fait partie d'une élite. Regardant les grandes monarchies de l'Europe, il y voit ses pairs recrutés dans l'aristocratie, et il ne peut s'empêcher de constater quelle force d'autorité cette origine leur donne en des pays encore imprégnés d'esprit féodal¹. Que si la Grande

¹ Voir, dans la *Bibliothèque universelle* de juillet 1898, l'article sur *Les officiers et la nation*, p. 21 et suivantes.

Armée a tiré ses maréchaux du peuple, Napoléon a fait d'eux des rois, des princes, des barons et des ducs. C'est dans un dessein politique, sans doute, qu'il a ainsi constitué une noblesse nouvelle; au point de vue militaire, il a pu constater que les titres et les dotations n'amélioreraient pas ceux qui en bénéficient, car on se fait plus difficilement tuer quand on possède des châteaux et des rentes que lorsqu'on n'a ni sou ni maille.

Donc, l'exemple de l'étranger et les souvenirs de notre passé conspirent pour nous faire souhaiter que les chefs de l'armée ou soient d'extraction noble, ou constituent une noblesse, la noblesse d'épée. S'il est de tradition en France qu'un descendant d'une des plus vieilles familles ne déroge pas en servant son pays, celui-ci fût-il soumis à un régime politique détesté, il n'est pas moins admis que l'épaulette ennoblit. Le capitaine de Vair le dit fort bien à son père, lorsqu'il vient demander à ce vieux gentilhomme l'autorisation d'épouser une jeune plébéienne, riche et intelligente, instruite et bonne, mais dont le père a commis l'impardonnable faute de s'enrichir dans le négoce. Le comte, imbu des préjugés de sa race, refuse son consentement.

— Ce que la folie vous inspire, dit-il, est une insulte au nom que vous portez, et dont, comme chef, j'ai la garde.

A ces mots, le capitaine de Vair ne peut contenir son émotion :

« — Je ne sais dans quel code d'honneur, reprend-il âprement, vous avez vu, mon père, qu'une jeune fille belle, pure et bien élevée, pût être un outrage pour une famille. En tous cas, je ne l'ai pas trouvé dans celui des officiers français, le seul dont j'aie souci.

» — S'il vous suffit avoir de l'honneur comme le fils de votre

bottier, vous pouvez passer au large : nous ne nous entendons pas !

» — Quand il est ennobli par l'épaulette que je porte, riposte le jeune capitaine, ce qui lui suffit me suffit. »

Quel est donc cet audacieux officier de chasseurs à pied, à la riposte cinglante, à l'humeur indépendante, au caractère décidé, et qui met la fierté de sa profession au-dessus de celle de sa race ? Eh mais, vous l'avez reconnu : c'est Villebois-Mareuil. Et, en effet, de l'aveu de tous ses amis, il s'est mis en scène, sous le nom de Jean de Vair, dans le roman qu'il a publié, il y a une dizaine d'années, dans la Bibliothèque Charpentier¹. Oui, c'est bien lui cet homme du Nord, ce Breton qui devait se laisser prendre au charme de la Provence et à la poésie des Alpes. C'est bien lui qui, une fois ses études terminées et son baccalauréat passé, au lieu de céder aux instances des siens et de retourner dans le château de ses ancêtres, ce qu'il eût fait « s'il eût été un homme ordinaire, » a préféré entrer à Saint-Cyr. Il ne se sentait pas de goût pour vivre « tranquille et indifférent dans son coin, sans se soucier de son temps, de ses concitoyens, de la France et de ses destinées. Il estimait qu'un homme robuste, instruit et sain d'esprit, sans charge de famille, se doit à son pays, et que, descendant d'une longue suite d'aïeux qui tous avaient porté l'épée, ce serait en plus un crime de lèse-hérédité que de se dérober à une si fière obligation. » C'est lui encore ce beau capitaine de chasseurs à pied, « la taille bien prise dans sa tunique sombre, la tête droite, le regard haut, l'œil bleu, tantôt humide d'une grande douceur, tantôt glacé par une âpre énergie, la moustache blonde

¹ *Sacrifiés*, par Jean Simmy.

très relevée.... Toute sa personne accusait l'autorité d'un grand passé jointe à la vaillance d'un fier avenir. » Nous retrouvons sa physionomie, nous reconnaissons son état civil. Et ce n'est pas seulement son propre portrait que de Villebois-Mareuil dessine en Jean de Vair; c'est son âme même qu'il nous dépeint¹. Et nous entrevoyons son caractère; nous apercevons les fantômes auxquels il rêvait; nous suivons les évolutions de sa pensée et jusqu'aux péripéties de sa vie, jusqu'aux aventures où il devait trouver la mort. Car, par une singulière prescience des événements, il a raconté une reconnaissance de la *Plaine des joncs* et la surprise de Thap-Muoï en des termes qui semblent convenir à merveille au récit de sa course à travers le Veldt, de cette course qui devait aboutir à la catastrophe de Boshof. Dans le désert sud-africain comme dans les marécages du Tonkin, « la difficulté qui d'abord paraissait insurmontable, c'était de s'orienter dans cette immensité morne, où aucun point de repère ne se dessinait sur un horizon mouillé. » L'auteur pressentait-il que, le jour où l'action passerait du roman à la réalité, il aurait le malheur de s'égarer, et s'en excusait-il par avance? Et ne décrivait-il pas les sentiments dont son cœur devait déborder en cette fatale journée du 5 avril, lorsqu'il exprimait sa joie d'entreprendre son coup de main hardi?

« Il avait oublié les souffrances endurées, les périls courus : il n'entrevoyait plus que le succès prochain, il avait dans l'oreille comme une fanfare de conquête, et c'était sa jeune renommée qui volait des ruines de Thap-Muoï aux rivages de France.... L'occasion de se distinguer, cette occasion bénie,

¹ Il est encore complaisamment représenté sous les traits d'Andrée de Maulac dans *Au-dessus de tout*, roman publié en juillet, août et septembre 1897 par le *Correspondant*.

sur laquelle les plus hardis, au cours d'une carrière entière, n'osent jamais compter, il la sentait venir au bout de la course de ces canonnières. Déjà, il était le chef d'une expédition qu'il avait conçue et préparée, que tout à l'heure il mènerait à bien; il avait sous ses ordres une belle compagnie d'infanterie de marine, un peloton de tirailleurs annamites, sans compter toute la milice de Tan-an; de toutes parts arrivait, en un lieu désigné d'avance, un monde de porteurs amenés sur des *sam-pangs* afin de moins éveiller les soupçons; le résultat paraissait sûr; d'abord, il n'avait rien négligé pour le rendre tel, et puis, ne lui était-il pas dû un coup de fortune par compensation à tant d'infortunes? »

Hélas! hélas! Le capitaine de Vair devait être retrouvé dans la forteresse conquise, étendu sur des cadavres, la poitrine traversée par une balle tonkinoise! Le colonel de Villebois-Mareuil devait tomber frappé par un shrapnel anglais!....

Nous ne nous arrêterons pas à l'histoire de son mariage, à ce drame d'amour qui pourtant n'est que la reproduction à peine défigurée ou transfigurée des incidents de sa propre vie. C'est dans son âme que nous voulons descendre; c'est sa personnalité morale que nous tenons à connaître. Et, donc, nous allons essayer d'étudier Georges de Villebois-Mareuil sous les espèces de Jean de Vair. En nous confirmant d'abord dans notre première opinion, cet examen nous montrera en notre héros tout un côté que nous n'avons fait qu'entrevoir. Nous reconnaitrons, non pas qu'il est à double face, mais que des idées nouvelles se sont superposées à ses préjugés de naissance, tout en laissant transparaitre ceux-ci. Au travers de l'écriture récente d'un palimpseste, on arrive semblablement à déchiffrer les caractères du texte pri-

mitif, et, sous des élucubrations sans portée, on a pu ainsi reconstituer des chefs-d'œuvre. Déjà nous avons aperçu quelques indices d'un esprit nouveau lorsqu'il a été question, pour un gentilhomme, de « se soucier de son temps, de ses concitoyens. » Certains sentiments de ce genre s'accuseront de plus en plus au fur et à mesure que nous pénétrerons plus avant dans la connaissance de Jean de Vair, et lui donneront une physionomie originale, par la dualité qui s'y manifestera.

Nous ne serons certes pas surpris de sa joie à commander une compagnie d'alpins détachée à Colmars, vieux village fortifié de la frontière. Il est de ces ambitieux, de ces autoritaires qui aiment mieux être les premiers dans quelque Dyrrachium que les seconds à Rome. Il hait la vie de régiment, elle ne lui inspire aucun élan de lyrisme. A la façon dont il parle de son exil en ce coin perdu de la montagne, on sent qu'il est heureux d'être quelque chose. Et il est beaucoup. Il fait tout ce qu'il peut pour être tout. Il y a en lui de « l'épateur, » de « l'esbrouffeur. » Il « ne fait rien comme les autres. » Semblable à Alcibiade, il cède à un irrésistible besoin d'attirer l'attention. Aussi s'applique-t-il tout naturellement et sans même en avoir conscience à séduire tout le monde :

« Pour sûr, il avait comme un charme qui le faisait adorer des gens, car voilà ceux de la montagne qui s'étaient pris à l'aimer au moins autant que ses soldats. C'est qu'il avait une manière si polie, lorsqu'il traversait une propriété, d'en demander la permission, de faire compliment sur le bétail, d'interroger sur le pays et d'en vanter la rude beauté ! Il n'en était pas un d'Allos, de Thorame, de Beauvezer et de Villars, aussi bien que de Colmars, qui ne lui tirât son chapeau du plus loin qu'il l'apercevait et n'en reçût en échange un affectueux bonjour, et il ne serait jamais venu à l'idée des gars de la

bravade, lorsqu'ils se rendaient parader dans les villages, qu'ils pussent se dispenser d'aller lui faire honneur, sous sa fenêtre, avec leur clairon et leurs deux tambours. Lors de la fête du pays, il avait accepté le déjeuner du maire à l'ermitage de Saint-Pancrace, il avait bu à l'hospitalité des gens de Colmars, et, le soir, il avait offert un bal à la jeunesse, sur le préau, contre l'école, un bal pour lequel l'épicier avait donné toutes ses fines bougies et l'aubergiste les meilleures de ses bouteilles cachetées. »

Et à l'incendie du mas de Pierre Renault, il était accouru au pas gymnastique avec ses petits chasseurs. En quelques mots il avait distribué à chacun son rôle, se réservant les postes les plus périlleux, et, grâce à ses bonnes dispositions, on s'était rapidement rendu maître du feu. Seulement, au moment où il reformait ses hommes pour s'en aller, il avait entendu la Renault qui sanglotait à fendre le cœur, parce que sa vache, sa seule, venait d'être retrouvée étouffée dans l'étable. Oh ! il n'avait pas été long à réfléchir ; il avait tiré un calepin de sa poche et, regardant chacun de son œil franc et doux : « Il faut lui rendre sa vache, avait-il dit. Je souscris pour cent francs. » Dame, l'effet ne se s'était pas fait attendre, chacun « y alla » de sa pièce blanche, « et la Renault, tout en disant que la bête qu'on lui rendrait ne vaudrait point l'autre, avait bien été obligée de se consoler quand même. »

Etonnez-vous, après cela, si le pays tout entier était à sa dévotion. Aussi, quand celle qu'il aime vient le voir, tous les chasseurs alpins sont là, sans qu'il en manque un seul, et « tout ce qui dans Colmars n'était pas aux champs faisait partie de cette sortie en masse. » Il appelait la sympathie, la sympathie répondait à son appel. Mais il n'achetait la popularité par aucune faiblesse, par aucun

sacrifice de ses principes. Il était, comme nous disons, « raide dans le service, » exigeant, souvent impitoyable dans la répression des fautes. Il ne se ménageait point et ne ménageait point les autres. Il ne profitait pas de l'indépendance dont il jouissait sans contrôle pour s'endormir et se reposer. Il exerçait son monde par des exercices violents qui le tenaient en haleine. C'étaient des marches d'entraînement de 70 kilomètres sur les cols les plus dangereux de la montagne et par les chemins les plus raboteux. C'étaient des séances d'endurcissement sous le déchaînement de la tempête et du mistral :

« Par cette froidure aiguë, soufflée par le vent qui courait sous les vêtements et raidissait les doigts, les yeux aveuglés, le cerveau lassé sous la répétition des rafales, les hommes alternaient le maniement d'armes avec des mouvements de pas gymnastique. L'on souffrait dur à manœuvrer dans cette tempête, et les gradés n'avaient pas trop de toute leur énergie pour réveiller les bonnes volontés. Dans ces occasions-là, le capitaine de Vair exerçait une surveillance particulièrement sévère, il exigeait que ses chasseurs restassent insensibles à toutes les intempéries, s'endurcissant en vue des misères de la guerre. »

Il poussait donc au dernier degré de rigueur la conscience professionnelle. Et son commandement ne connaissait point les défaillances. Toujours égal à lui-même et toujours maître de soi, il ne connaissait point le relâchement et la détente. Beaucoup d'officiers sommeillent volontiers pendant certaines saisons pour se réveiller à l'approche de l'inspection générale, ou en prévision des exercices en terrain varié. A peine sortis de leur torpeur, ils se multiplient et accablent leur personnel de travail, comme pour rattraper le temps perdu. Ils donnent, comme ils disent, le « coup de collier, » le « coup de

chien.» Ils préfèrent, et leurs hommes aussi parfois, ces efforts violents mais courts, douloureux mais rares, à la continuelle sujétion d'une surveillance inlassable, sans répit¹. Une école se forme qui a une autre idée de ses devoirs, parce qu'elle estime qu'il faut se préparer à la guerre et non pas seulement à s'en donner l'air. Cette école songe moins au trompe-l'œil de l'inspection qu'aux dures nécessités de l'apprentissage. Et, au lieu de rejeter à l'époque de la belle saison l'exécution hâtive des exercices en terrain varié, elle les fait durer pendant toute l'année. Dans un remarquable et excellent livre, que l'Académie des sciences morales et politiques vient de couronner à bon droit², M. Féli Brugière nous montrait naguère un capitaine idéal, dont Jean de Vair eût pu lui fournir le modèle. Voyez arriver celui-ci :

« Il ne badinait pas sur la tenue et l'immobilité. Il passait devant le rang, très sérieux et attentif, inspectant tout l'homme de la pointe des cheveux à celle des souliers, exigeant qu'on le regardât bien droit dans les yeux, et, lorsqu'il voulait mar-

¹ Dans un traité qui mérite une mention spéciale, le capitaine André Gavet s'exprime en ces termes : « L'officier digne de ce nom exerce son commandement d'après des principes fermes. Il sait exactement ce qu'il faut faire et il y applique sa volonté d'une manière constante. C'est grâce à la sûreté, à la continuité de son action toujours appliquée dans le sens voulu, qu'il arrive aux plus merveilleux résultats. » (*L'art de commander*, Berger-Levrault, 1899.) Cette nécessité, d'une action ininterrompue, était déjà notée au milieu du XVIII^e siècle. « La plupart, dit le chevalier de Ray, croyaient que quelques jours suffisaient avant les revues pour préparer les régiments tels qu'ils devaient être, que l'attention des cavaliers et le hasard dans les manœuvres les serviraient aussi bien qu'une instruction donnée par principes. Peut-être devons-nous à cette erreur, commune alors, les exagérations où l'on s'est porté depuis. Que de malheurs entraînent toujours les choses non préparées ! » Et dire que ces réflexions si justes, on a encore à les appliquer tout comme il y a cent cinquante ans !

² *Dans le rang*. Paris, Ch. Delagrave, 1899.

quer sa satisfaction, il inclinait imperceptiblement la tête.... Il emmenait ses hommes régulièrement, deux ou trois fois la semaine, dans la montagne, les entraînant à la marche, les rompant au passage des obstacles, les exerçant à l'appréciation des distances, parfois au tir en terrain inconnu, car il partait de ce principe qu'on forme le soldat plutôt en pleine campagne que sur la place d'exercices. Avant tout, il fallait l'intéresser, lui indiquer le but poursuivi, l'associer à la conception du chef. Même là, avec l'effectif si réduit de sa troupe, il trouvait moyen, en la fractionnant entre deux partis adverses, de combiner de petites opérations. »

Pour être soumis à ce dur régime, le troupiér n'en aime pas moins son chef. Il le sait exigeant, mais il sait sur quoi porte ses exigences, dont il comprend le but élevé. Il lui est reconnaissant des explications qu'il reçoit de lui. Quand le capitaine initie son personnel à ses conceptions, et ne craint pas de faire appel à l'intelligence et au cœur de ses subordonnés, sa confiance ne manque pas de les flatter. Ils sont heureux d'être sous le commandement d'un homme qui est quelqu'un. Il n'est pas jusqu'aux bizarreries qui ne plaisent chez le supérieur dont on se sent aimé. Ne croyez pas que le ridicule tue, même en France. Souvaroff savait bien ce qu'il faisait en exagérant son originalité naturelle; ses excentricités ne nuisirent en rien à son prestige aux yeux de la foule. Bien des gens ont reproché au colonel de Villebois-Mareuil d'être affamé de réclame, de faire plus de bruit que de besogne. Et, en effet, il ne lui répugnait pas de jeter de la poudre aux yeux. Dans une certaine mesure, le bon public se laisse prendre aux apparences. Le casque de Mangin, la grosse caisse des charlatans, les boniments des pitres de la foire ne sont pas pour le choquer. Le soldat est « bon public. » Il a un tempérament badaud

et gobeur. Certes, s'il ne trouve pas dans la baraque les attractions que les promesses de la parade lui avaient annoncées, il proteste et se plaint: il en veut pour son argent. Mais il ne voit aucun mal à ce que le lutteur ait des oripeaux, à ce que le clown porte un toupet d'étoupe, à ce que l'écuyère soit constellée de clinquant. Il trouverait même mauvais qu'il en fût autrement. Il se laisse prendre aux séductions de la parole lorsque, derrière les mots, il aperçoit une volonté. Les proclamations de Napoléon eussent été fanfaronnades ridicules dans la bouche d'un pleutre. Venant d'un homme dont le courage était hors de doute et le génie incontesté, elles ajoutaient quelque chose à son prestige.

De cette influence d'une attitude quelque peu artificielle nous trouvons un exemple significatif dans une anecdote que nous conte fort agréablement M. Masson-Forestier.

Il se trouvait de passage à la Ferté-Milon, en 1894, lorsque le 67^e de ligne commandé par le colonel de Villebois-Mareuil vint y séjourner pendant plusieurs jours, au cours de manœuvres qu'il exécutait dans les parages de la forêt de Villers-Cotterets. Dans la petite ville qui a donné le jour à Racine se trouvent les ruines d'un château gigantesque sur la place d'armes duquel Jeanne d'Arc a séjourné. A un certain endroit, la muraille se dresse en un escarpement effrayant de pierres, si haut qu'il n'a jamais été escaladé, sauf une fois, en 1811, par un conscrit qui avoua, après être redescendu, qu'il avait eu rudement peur. « Ma foi, s'il était moins tard, je crois que j'y monterais, mais il ne fait pas assez clair, » dit un soldat, un petit musicien, devant qui M. Masson-Forestier venait de raconter cette histoire. « Allez, mon garçon, répliqua celui-ci

quelque peu sceptique ; vous pourrez choisir votre jour et votre heure. »

« Or, le lendemain, sans tambour ni trompette, mais en plein midi, afin de « bien y voir, » comme il avait dit, le petit musicien se mit à grimper à la brèche.

» Comme c'était un dimanche, que tout le régiment vaguait par les rues, que de toute la vallée on aperçoit les tours du vieux château, ce ne fut qu'un cri d'anxiété devant l'ascension de la petite tache rouge et noire au long de la sombre arête des ruines. « Oh ! le malheureux, mais il va se » tuer ! »

» Eh bien, non, sans se presser, se tenant bien à la pierre, s'élevant par instants à la seule force des poignets, l'homme arriva enfin au sommet. Là, il se mit à dérouler un petit drapeau qu'il avait en bandoulière et où se trouvait le numéro de son régiment. Il l'assujettit entre les créneaux, et.... redescendit par le même chemin.

» Ce qui l'attendait en bas, par exemple, c'était un adjudant envoyé par le colonel pour le conduire à la prison. Quinze jours de clou !

» Vainement une députation des habitants alla demander sa grâce au chef. Nous fûmes reçus à peine poliment, même avec une certaine hauteur. « Non, messieurs, il risquait sa » peau, d'autres pourraient vouloir l'imiter ; je dois les en » dégoûter.... Leur vie n'appartient pas à eux, elle appartient » à la France ! »

» Cette réponse nous parut théâtrale. Nous ne pensions pas que celui qui la faisait fût sincère. Il voulait « épater » le bourgeois.

» Le lendemain, le régiment quitta le village. On lui fit une belle conduite, surtout à la musique, à cause du brave petit drapeau qui flottait toujours là-bas, au-dessus des vieilles pierres sombres, parmi les vols tournoyants de corbeaux.

» La vallée est assez escarpée. Sur la hauteur, près d'un ancien moulin à vent, la musique s'arrêta, attendant le colonel.

Celui-ci, un bel homme élégant, encore jeune, à l'œil clair, nez au vent, la tournure martiale, venait précisément de faire retourner son cheval afin de jeter un dernier coup d'œil sur la vallée. Soudain, on le vit placer sa main au-dessus de ses yeux, comme s'il fixait quelque chose.

» Ce devait être le petit drapeau au loin, là-bas, car bientôt, sur un signe du colonel au chef de musique, nous vîmes notre jeune musicien s'approcher, mais de biais, sans hâte....

« — Parions qu'il va encore augmenter sa punition, dirent les hommes. Il ne fait rien comme tout le monde, ce colonel-là! »

» C'est vrai qu'il ne faisait rien *comme tout le monde*, car voici ce qu'il glissa tout bas au petit soldat: « Eh bien, mon garçon, » tient-il bien, au moins, votre drapeau? » — « Oh! oui, mon colonel: il est solide. » — « Tant mieux!... Car, vous savez, » si je vous ai puni, c'est que je ne pouvais pas faire autrement, mais je suis fier de lapins comme vous! »

» Puis, piquant son cheval, le colonel s'éloigna, tandis que, ravi, le petit musicien disait aux camarades qui l'entouraient:

« — Ah! vous savez, maintenant, mes quinze jours, je m'en f.... »

C'est par là qu'on prend possession des âmes. C'est ainsi qu'on agit sur les natures impressionnables et généreuses. Or, cette action est la source des grands succès. Et nul ne l'a proclamé plus haut, nul ne l'a mieux compris que le colonel de Villebois-Mareuil. Dès qu'il fut à la tête d'un régiment, il fit à ses officiers une conférence dont l'argument était que le côté technique de la guerre n'a droit qu'à la seconde place, alors qu'on commet communément la faute grave de lui accorder la première. Nous avons la fâcheuse tendance « de ne faire porter nos calculs que sur des facteurs secondaires, — terrain, formation, armement, — et de négliger le facteur principal, — l'homme. » Aussi définissait-il le devoir moral de

l'officier en une page qui mérite d'être transcrite ici :

« La première condition du commandement est l'exacte connaissance de ceux qu'on commande; le même ordre ne peut pas se donner de la même manière à tout le monde et dans toutes les circonstances. Bien commander suppose avant tout un grand acquis de notions individuelles. Il n'est permis de généraliser qu'à ceux qui occupent une haute situation; particulariser, au contraire, est le lot de tout le monde. Un capitaine, par exemple, aura bien plus de chances d'obtenir un grand effet moral en invoquant l'honneur du régiment qu'en discourant sur le salut de la patrie.

» De même, en donnant un ordre, on doit se rappeler que l'exécutant n'aime pas à rester anonyme. Dans un moment solennel, le chef qui s'adresse à un subordonné doit l'appeler par son nom, et, s'il l'ignore, doit, avant toute explication sur la mission qu'il lui confie, le lui demander. C'est bien le moins qu'on reconnaisse l'identité de celui qui va jouer sa vie. Sentimentalité, si l'on veut; mais, depuis que le monde est monde, le particularisme et l'individualisme sont restés le plus puissant levier pour la direction des hommes.

» Nous établissons donc que, dans la mesure du possible, tout chef doit avoir une connaissance exacte et suffisamment approfondie de ses subordonnés. Dès qu'on entre en campagne, il devient leur providence, il n'a cure que de leurs besoins, qu'il doit prévoir, satisfaire ou partager. Il faut que l'officier s'oublie pour le soldat au delà même du nécessaire, afin que celui-ci en soit pénétré. Le chef qui se reposerait avant d'avoir assuré le repos de ses hommes ne serait pas un chef, celui qui s'attablerait avant d'avoir assuré leurs vivres ne serait pas un chef; car, en vertu de quel prestige oserait-il demander à sa troupe de se sacrifier à l'heure du danger, puisqu'il n'a même pas su lui sacrifier ses aises? Le chef qui se laisserait abattre une seule fois par une circonstance quelconque, fatigue ou danger, ne serait plus un chef, car, pour avoir droit à commander, il faut être fort entre les forts.

» Donc, oubli de soi-même jusqu'à la souffrance, force d'âme jamais démentie, énergie physique prouvée surabondamment, tout cela fait partie de l'essence même du chef susceptible d'exalter la confiance du soldat et par conséquent de produire un grand effet moral.

» En campagne comme en paix, la tenue conserve son influence morale, non plus peut-être la tenue astiquée, figolée du temps de paix, mais cette uniformité martiale qui consiste dans la régularité du paquetage, dans l'ajustage correct de l'équipement, dans le bon entretien de l'arme, dans toute l'apparence de ces soins nécessaires qui ôtent à des effets, même usés, l'air sordide et débraillé, l'air de la déroute ou de la débandade....

» L'intelligence habituelle des faits et des choses contribue aussi à donner un grand crédit à un chef, le contraire le lui enlève rapidement. La critique dénigrante et la non-compréhension systématique des actes du grand commandement sont des dissolvants moraux dont la plus élémentaire réflexion devrait faire justice, tandis que le chef que rien n'embarrasse, qui semble au courant de tout et paraît toujours confident du secret des dieux, même lorsqu'il n'en est rien, retient plus qu'un autre la confiance de ses subordonnés. Plus surtout la situation se fait dangereuse, moins il faut paraître en être étonné, plus on doit, coûte que coûte, imposer sa manière de voir et faire croire que tout arrive suivant ses prévisions. L'effet moral est à ce prix. »

Ainsi faisait le Bagration de Tolstoï, dans *Guerre et paix*. On se rappelle le « C'est bien, » par lequel il accueillait la nouvelle des désastres. Ce calme dénote une âme haute. Et du colonel Villebois-Mareuil nous pouvons dire qu'il avait l'âme haute. Tout le prouve : ce qu'il a écrit et ce qu'il a fait, sa vie et sa mort.

ABEL VEUGLAIRE.

(*La fin prochainement.*)